

Editorial

John Stuart Mill, héritier et critique de Jeremy Bentham

Armand Guillot
Centre Bentham et Université de Rouen

John Stuart Mill peut être présenté à la fois comme le véritable héritier de Bentham et comme son critique le plus célèbre. En tant que critique, il reproche principalement à Bentham des simplifications excessives dans son étude de la vie psychologique, et plus particulièrement dans son évaluation des plaisirs. Ainsi, Bentham serait aveugle aux différents caractères que les actions humaines expriment et qu'elles contribuent à former. Il serait également incapable d'envisager la dimension qualitative des plaisirs, qu'il reconnaît pourtant comme causes des actions. Il convient donc de déterminer la pertinence de ces critiques, de clarifier leur contenu et leur portée.

L'article de Stephen G. Engelmann réalise ce travail à propos du caractère. Il montre en effet quelles sont les implications de l'insistance de John Stuart Mill sur cette notion. Alors que Bentham privilégie toujours, dans ses différentes analyses des intérêts, les relations entre différents termes, John Stuart Mill est conduit à insister sur les termes eux-mêmes. Dans ce contexte, le gouvernement et les lois doivent apparaître, aux yeux de John Stuart Mill, comme les instruments privilégiés de la formation du caractère, tandis que Bentham ne se trouve pas conduit à mettre en avant cet aspect. Comme Stephen G. Engelmann le souligne lui-même, il s'agit d'une différence d'accentuation, mais elle a son importance. En effet, alors que Bentham se trouve souvent identifié à un penseur des techniques disciplinaires, comme si la principale fonction qu'il attribuait à l'Etat était le contrôle social, cette identification est en réalité abusive, et conviendrait sans doute mieux, malgré les idées reçues, à un penseur comme John Stuart Mill. Pour ce dernier en effet, le rôle de l'Etat est bien de former les caractères individuels et nationaux, donc d'imposer à cette fin une discipline appropriée. Quelle que soit la valeur qu'il reconnaît explicitement à la liberté individuelle, et sans nier l'acquis de cette reconnaissance, l'accent mis sur la formation du caractère par l'Etat doit inévitablement affaiblir les garanties qui pourraient être proposées pour défendre cette liberté.

L'article de Marie-Laure Leroy poursuit cet examen des critiques formulées par John Stuart Mill, à l'encontre de certains aspects fondamentaux de la pensée de Bentham. Il porte sur l'aveuglement attribué à Bentham quant à la dimension qualitative des plaisirs. Marie-Laure Leroy montre que Bentham sait prendre en compte la qualité ou la nature des différents plaisirs, et qu'il ne les tient pas pour systématiquement équivalents, interchangeables. Simplement, Bentham refuse toute hiérarchie qualitative des plaisirs, et c'est bien ce refus qui l'oppose radicalement à John Stuart Mill. Cela constitue-t-il une faiblesse de sa pensée ? On peut y voir davantage une force, un atout quant à ses visées éthiques et politiques. Il s'agit en effet de garantir le pluralisme. L'absence de hiérarchie des plaisirs ne traduit pas un désintérêt, voire un mépris, vis-à-vis des plaisirs esthétiques, des activités culturelles, on peut reconnaître dans l'attitude de Bentham une « suspension du jugement », un « vide juridique salutaire », pour reprendre les expressions de Marie-Laure Leroy, qui placent le législateur dans la nécessité de respecter la sphère privée de l'existence. Certes, il y a un prix à payer pour ce gain, qu'il faudra sans doute juger trop élevé, par exemple de devoir finalement négliger la dimension esthétique de l'existence.

Ainsi, ces articles montrent que les simplifications excessives que l'on impute à Bentham, à la suite de John Stuart Mill, correspondent bien souvent à des choix délibérés, à des refus qui ont un sens éthique et politique fort. D'autre part, à ces « simplifications » en réponse une autre, imputable cette fois-ci à John Stuart Mill, et qui risque de ne pas se révéler aussi féconde. Cette simplification consiste, comme Jean-Pierre Cléro le met en évidence dans son article, à ramener

tous les sophismes, ou « fallacies », étudiés par Bentham dans le *Manuel de sophismes politiques*, à autant de fautes d'induction. Cette réinterprétation strictement logique des sophismes fait perdre de vue une partie de la complexité et des potentialités du langage. Le traitement de cette question par Bentham, bien que moins systématique, était sans doute plus complet et plus fécond, dans la mesure où il n'était pas borné à la dimension logique du problème. Sur ce point particulier, la systématisation entreprise par Mill aboutit bien à une simplification excessive des fonctions du langage, et représente une perte plutôt qu'un gain. En effet, cette réinterprétation logique, en insistant sur l'induction comme fondement des « fallacies », se substitue à la théorie des fictions développée par Bentham, et par là, perd une des potentialités les plus intéressantes de sa philosophie.

Quoiqu'il en soit, et d'une manière générale, l'effort de systématisation entrepris par John Stuart Mill, ainsi que sa clairvoyance quant aux lacunes de la théorie de Bentham, font franchir à l'utilitarisme un pas décisif. Pour le montrer, on peut attirer l'attention, dans un premier temps, sur ce que John Stuart Mill hérite de Bentham. Par exemple, il poursuit la réflexion de ce dernier sur un aspect essentiel de l'utilitarisme, à savoir le lien entre le principe d'utilité et celui d'égalité de considération de tous les intérêts. En retraçant l'évolution des significations et des implications de ce dernier principe, Marco E.L. Guidi met en évidence le rôle joué par John Stuart Mill, pour établir l'existence d'un lien réellement essentiel, et non extérieur ou dérivé, entre promotion de l'utilité et égalité de considération des intérêts.

Il est également possible de mettre en évidence une certaine continuité de Bentham à John Stuart Mill, à propos de la question de la pauvreté. Ainsi, dans l'article de Michael Quinn, John Stuart Mill se révèle à la fois héritier de Bentham et de Malthus. Tout en associant des éléments importants et apparemment contradictoires des doctrines de ces deux penseurs, il parvient à les dépasser en une conception originale et forte du traitement de la pauvreté, qui maintient le droit à l'assistance tout en tenant compte des dangers, signalés par Malthus, liés à la progression du nombre des individus susceptibles de prétendre à ce droit.

John Stuart Mill hérite également de Bentham l'orientation cosmopolitique de sa pensée. Ainsi, Georgios Varouxakis caractérise la théorie morale et politique de John Stuart Mill comme un « patriotisme cosmopolitique ». Le choix de cette expression est notamment destiné à corriger une erreur courante d'interprétation de la pensée de John Stuart Mill. En effet, elle est souvent conçue, à tort, comme une promotion de la « nationalité », du « nationalisme ». Or, Georgios Varouxakis parvient à montrer que la théorie de John Stuart Mill constitue une condamnation forte du nationalisme « au sens vulgaire du terme », qu'elle est un « patriotisme », simplement dans la mesure où elle promeut un principe actif de cohésion entre les membres d'une même communauté, et qu'elle est également « cosmopolitique » puisque cette cohésion doit toujours être orientée vers la promotion du bien-être et de la civilisation pour l'humanité entière. Cette conceptualisation du cosmopolitisme reste pertinente dans les débats contemporains, en tant que synthèse entre la nécessaire reconnaissance de l'attachement des hommes à des groupes toujours inférieurs à l'humanité entière, et l'orientation universaliste qui fait un devoir de la promotion des intérêts de l'humanité dans son ensemble.

Enfin, on trouve dans l'œuvre de John Stuart Mill de nombreuses thèses et de nombreuses orientations qui se révèlent pertinentes et fécondes dans le débat contemporain. Manuel Escamilla le montre à propos du rapport entre droits de l'Homme et utilité. John Stuart Mill insiste en effet sur les droits moraux d'une manière qui est étrangère à Bentham, et s'il maintient le critère de l'utilité comme critère ultime, c'est de sa problématisation que nous héritons le plus directement.

Par ailleurs, dans son article, Frederick Rosen montre comment la théorie politique utilitariste franchit une étape décisive dans l'œuvre de John Stuart Mill. En effet, les *Considerations on representative government* constituent une première étape vers une véritable science de la politique. John Stuart Mill refuse de séparer l'étude du gouvernement et l'étude scientifique de la société. De ce point de vue, sa théorie du caractère constitue une première élaboration de la science

sociale, qui doit servir de fondement à toute théorie politique. Il resterait à déterminer si cette exigence de John Stuart Mill, de fonder toute réflexion politique sur une science sociale précisément définie, constitue effectivement un progrès relativement à la méthode benthamienne. Stephen Engelmann souligne en effet l'ouverture à la pluralité des disciplines scientifiques de cette méthode, ouverture qui serait précisément caractéristique d'une période où la science sociale ne s'est pas encore constituée comme telle, et qui permet de mobiliser les sciences économiques, juridiques et sociales dans toute leur diversité, en les soumettant à chaque fois aux exigences particulières de l'art politique.

Mill, Bentham, and the Art and Science of Government¹

Stephen G. Engelmann
University of Illinois at Chicago

Comparisons of Bentham and J.S. Mill tend to privilege Mill. If we compare these two not as normative philosophers but as theorists of the art and science of government, however, a different perspective emerges. This essay compares the definitions of art and science provided in Mill's and Bentham's treatments of logic, and considers the consequences for the art of government of Mill's embrace of the project of a social science. One important consequence is the emergence of a technopolitical understanding of government that sees this art as a practice that either tries to shape or conform to a natural characterological substrate, and that ideally mediates between these polar alternatives. Through this new framework Mill and many post-Millians misread Bentham as a clumsily deductive artificer. The essay concludes its exploration of this misreading with a preliminary examination of the problems--ontological, epistemological, ethical, and political--that a focus on character produces.

1. Introduction: Reading J.S. Mill and Bentham

Comparisons between John Stuart Mill and Jeremy Bentham usually emphasize the greater sophistication of the former, celebrating Mill's liberalism and pluralism at the expense of Bentham.² There is much to be said for this position, but it derives from a particular way of reading Bentham, Mill, and, by extension, classical utilitarianism. This way of reading is already apparent from the phrase "classical utilitarianism," which can only be classical, of course, by means of a kind of prolepsis: Bentham and Mill are among the models, early and high, that anticipate and inform what we take to be utilitarianism today. We take utilitarianism today to be a moral philosophy and normative political philosophy; this utilitarianism develops and articulates a standard of the good life, a standard of right conduct and of the best regime. Viewed through this lens—a perfectly sensible one—Mill develops more defensible doctrine than Bentham does, according to most defenders and perhaps all critics of utilitarianism alike.

Mill himself gives us plenty of reasons to read him and Bentham this way. His most famous texts, *Utilitarianism* and *On Liberty*, are texts that can readily be characterized as works of moral and political philosophy, and his essays on Bentham—combining as they do praise for his powerful creedal achievements with disapproval of many of his assumptions and methods—do the first draft of a favorable comparison for us.³ In his essays on Bentham, however, much of Mill's concern is with issues that preoccupy Mill more than Bentham; Bentham's lack of concern—with character and beauty, with the inherent qualities of actions and pleasures, perhaps in the final analysis with morality itself—is in fact the very problem that Mill consistently identifies in his treatment of Bentham. And Mill is right: Bentham didn't care about these things, but perhaps Bentham was right, considering his project, not to. Bentham's project was not that of twentieth and twenty-first century moral and political philosophy. Instead, Bentham worked to

¹ Drafts of this paper were presented at the 2006 John Stuart Mill Bicentennial Conference, University College London, the 2006 Canadian Political Science Association meetings in Toronto, and the 2007 Western Political Science Association meetings in Las Vegas. My thanks go to co-panelists and audiences in these sessions for their responses. Thanks also to the Special Collections Library of University College London and its staff for access to the Bentham Collection, and to the Bentham Project and its staff for their hospitality and support.

² For a brief statement of what is virtually a consensus position, see Martha C. Nussbaum, "Mill Between Aristotle & Bentham," *Daedalus* 133:2 (April 2004).

³ See the popular collection edited by H.B. Acton, *Utilitarianism, On Liberty and Considerations on Representative Government* (London: J.M. Dent & Sons, Ltd., 1972) and Mill, "Remarks on Bentham's Philosophy" and "Bentham," in J.M. Robson, ed., *Essays on Ethics, Religion and Society* (Toronto: University of Toronto Press, 1969), pp. 1-18 and 75-115 (Robson, ed., *Collected Works of John Stuart Mill*, volume X).